



HAL
open science

Une copie inconnue du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”

Jacques-Rémi Dahan

► **To cite this version:**

Jacques-Rémi Dahan. Une copie inconnue du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1989, 89 (2), pp.260-266. halshs-01078570

HAL Id: halshs-01078570

<https://shs.hal.science/halshs-01078570>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE COPIE INCONNUE DU « MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE »

Le 11 octobre 1892 disparaissait Xavier Marmier. Cet esprit curieux, introducteur en France des littératures scandinaves, grand voyageur, légua en mourant à sa ville natale de Pontarlier sa bibliothèque personnelle, legs qui fut accepté par délibération municipale du 19 octobre.

Ce fonds, aujourd'hui conservé aux Archives municipales, n'est pas tout à fait inconnu des chercheurs : sommairement décrit dès 1909 par Roger Roux¹, il fut encore signalé en 1968 par Eldon Kaye, dans la préface de son édition du *Journal* de Marmier².

Il recèle un authentique trésor, qui ne semble pas avoir à ce jour attiré l'attention ; à savoir une copie ancienne du fameux *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki, d'excellente qualité et d'un bon tiers plus complète que ce que publia de cette œuvre Roger Caillois en 1958, puisqu'elle comprend l'intégralité des deux premiers décamérons et les premières pages du troisième³.

Voici la description de ce précieux volume :

Manuscrit trouvé à Saragosse. 1 vol. in-4°, 1/2 chagrin La Vallière à coins, dos à six nerfs et filets à froid, titre et fleurons dorés.

1 feuillet blanc, titre, 119 p. // 1 feuillet blanc, titre, 134 p. [la p. 130 est doublée]

// 1 feuillet blanc, titre, 13 p., 2 feuillets blancs.

Dédicace au premier feuillet blanc :

A monsieur Xavier Marmier,

souvenir de reconnaissant attachement.

Saint Aignan.

Écrit dans une superbe calligraphie du début du XIX^e siècle, ce manuscrit est présumablement l'œuvre d'un copiste professionnel. On notera que chaque décaméron possède titre et pagination particuliers.

La présence à Pontarlier d'un tel document ne peut que susciter les interrogations. Par quelle suite de hasards une pièce de cette importance a-t-elle pu demeurer inaperçue si longtemps ?

1. Roger Roux, *Xavier Marmier bibliophile*, in : *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires. Année 1909*, p. 297-326.

2. Xavier Marmier, *Journal. Établissement du texte, présentation et notes de Eldon Kaye, de l'université Carleton, Ottawa*. Genève, Librairie Droz, 1968, 2 vol. in-8°, 390 et 422 p.

3. Les deux éditions du *Manuscrit trouvé à Saragosse* procurées en 1958 et 1967 par Roger Caillois chez Gallimard, établies sur les épreuves de Pétersbourg et l'édition parisienne de 1814, comprennent quatorze journées. Encore la jonction entre les épreuves et l'édition de Paris se fait-elle assez mal. Notre copie, pour sa part, comporte un texte suivi jusqu'à la vingt-deuxième journée, et s'interrompt au cours du récit du Juif errant sur la phrase : *Mon grand-père accepta avec joie la proposition de son ami Dellius*.

Comment la copie de l'œuvre d'un magnat polonais mort en 1815 parvint-elle entre les mains de Xavier Marmier, né en 1809 ?

Si la seconde de ces questions nécessite une réponse de quelque étendue, il est à notre sens possible d'apporter en peu de mots une plausible solution à la première énigme.

Lorsque Roger Roux décrit au début de ce siècle la bibliothèque de Xavier Marmier, le nom de Jean Potocki, qui n'avait guère été prononcé en France qu'à l'époque du procès de Courchamps (1841-1842)⁴, était retombé dans un oubli à peu près total. L'œuvre maîtresse de l'écrivain n'avait, quant à elle, été publiée sous son titre original et dans son intégralité qu'en traduction polonaise. Roger Roux était donc fort excusable de tout ignorer du roman et de son auteur. Il n'en signala pas moins scrupuleusement le volume, mais égaré par la dédicace, le jugea sans grand intérêt et le relégua en note⁵.

On s'étonne davantage qu'après le foudroyant succès obtenu depuis 1958, en France et à l'étranger, par le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, après le beau film de Wojciech Has (1964) et un feuilleton télévisé, la copie de Pontarlier soit demeurée tout aussi méconnue que devant : la médiocre accessibilité du fonds Marmier est probablement responsable de cette ultime mésaventure d'une œuvre maudite.

Il nous faut à présent tenter d'éclaircir l'histoire de cette mystérieuse copie.

La seule véritable piste offerte à notre sagacité est constituée par l'ex-dono autographe du dénommé Saint-Aignan. Fort heureusement, l'identification de ce personnage est chose aujourd'hui relativement aisée, grâce à la publication plus haut signalée du *Journal* de Marmier.

Gabriel-Edmond Rousseau de Saint-Aignan (1804-1889), plusieurs fois préfet sous la Monarchie de Juillet, conseiller d'État, ancien député, officier de la Légion d'Honneur et de l'ordre de Léopold, fils et neveu de pairs de France, cousin germain du second duc de Vicence et beau-frère d'Arthur Beugnot, était rentré dans la vie privée en décembre 1851⁶.

Marmier cite son nom pour la première fois en 1861 (*Journal*, t. I, p. 241). Il fréquente régulièrement son hôtel parisien de la rue de l'Université en avril 1863 (t. I, p. 276), et parle de lui comme d'un ami proche dès 1870 (t. II, p. 195).

De Marmier toujours (t. II, p. 255), nous tenons par ailleurs que Saint-Aignan, qui résidait à cette époque au domicile de son gendre

4. Sur le plagiat de Courchamps, et le procès auquel il donna lieu, on consultera essentiellement : Will Mac Lendon, *Une ténébreuse carrière sous l'Empire et la Restauration* (Paris, Minard, 1980) et Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, 2^e édition, t. I (1869), art. *Cagliostro*.

5. Roger Roux, *art. cit.*, p. 318, n. 1.

6. Sur G.-E. Rousseau de Saint-Aignan, on pourra consulter, aux Archives Nationales, les dossiers F^{1b} I 173¹ et C 1269.

Raymond de Villeneuve-Bargemon (1826-?), perdit le 24 mai 1871 une grande partie de ses papiers personnels dans l'incendie de l'hôtel de Villeneuve-Bargemon, rue de Lille⁷.

Il apparaît donc probable que Saint-Aignan a fait présent à Xavier Marmier de notre copie du *Manuscrit trouvé à Saragosse* entre 1861 et 1871.

Ce point établi, reste à déterminer comment Saint-Aignan était pour sa part entré en possession dudit document.

Une transmission directe semble à écarter d'emblée : outre que Saint-Aignan était âgé de onze ans seulement à la mort de Potocki, l'unique point de contact que nous ayons pu repérer entre notre homme et le monde slave se réduit, sur son acte de naissance, à la signature du témoin Michel Grabowski !

Il convient en conséquence de rechercher qui, dans son proche entourage, était en mesure de lui transmettre la copie en question après l'avoir lui-même reçue de l'auteur.

A vrai dire, nous n'eûmes pas à pousser bien loin notre enquête pour découvrir un très plausible candidat à ce rôle d'intermédiaire, en la personne du propre père de Gabriel-Edmond, Nicolas-Auguste-Marie Rousseau de Saint-Aignan (1770-1858).

Entré fort jeune dans l'artillerie, Saint-Aignan père, alors capitaine, avait démissionné sous la Terreur, puis repris du service en 1805 avec le grade de chef de bataillon. Attaché le 23 septembre 1806 au grand État-major général de la Grande Armée comme aide de camp de son beau-frère le général Caulaincourt, il fit en cette qualité les campagnes de Prusse et de Pologne, et se trouvait à Tilsitt lors de la signature du traité⁸.

Son dossier militaire porte qu'il fut chargé, en 1807-1808, de plusieurs missions diplomatiques en Russie. De fait, un de ses biographes les mieux informés⁹ affirme même qu'il suivit après Tilsitt le tsar Alexandre à Saint-Pétersbourg, y précédant ainsi Savary qui n'y parvint que le 23 juillet ; sa présence n'est toutefois pas attestée avant le 9 août¹⁰. Il quitta la capitale vers le 23 août pour une mission en France, et y fut de retour le 4 novembre.

Quelle était exactement la fonction de ces jeunes officiers français de l'entourage de Savary à Pétersbourg ? Apparemment surtout de représentation. Il n'est en effet que de consulter les mémoires du temps pour se convaincre que l'accueil fait aux émissaires de Napoléon, dans une ville où résidait une importante communauté

7. Ce détail nous a été aimablement confirmé par M. le marquis André de Villeneuve-Bargemon, de Marvejols, chef actuel de cette antique maison provençale.

8. Nous avons consulté, afin de préciser les états de service d'Auguste Rousseau de Saint-Aignan, son dossier militaire au Service Historique de l'Armée de Terre, à Vincennes (Général de la Garde Nationale, Seine) ; et les *Mémoires du général de Caulaincourt* (Paris, Plon, 1933, 3 vol. in-8°).

9. A. Robert, E. Bourloton et E. Cougny, *Dictionnaire des parlementaires français* (Paris, Bourloton, 1891, 5 vol. in-8°), t. V, p. 234.

10. Budberg à Talleyrand, 9 août 1807 (Archives des Affaires Étrangères, Correspondance politique, 144).

émigrée, fut particulièrement mauvais¹¹. Il semble bien qu'en dépit de ce difficile contexte, Auguste de Saint-Aignan se soit honorablement tiré de son entreprise de séduction de la haute société pétersbourgeoise. Savary n'écrit-il pas de lui à Talleyrand le 23 août 1807 :

Je renvoie à Paris monsieur de Saint-Aignan, qui a été très répandu et en général fort goûté icy ; l'Empereur a voulu qu'il vint prendre congé de lui, et l'a invité à dîner. Votre Altesse peut l'interroger sur ce qui se passe à Saint-Pétersbourg, il y répondra¹².

Or, les études potockiennes ont fait de nos jours des progrès suffisants, grâce notamment aux travaux de M^{me} Zoltowska-Weintraub¹³ et de M. Dominique Triaire¹⁴, pour qu'il soit possible d'affirmer avec une entière certitude que Jean Potocki se trouvait précisément à Saint-Pétersbourg à cette même époque, et qu'il ne délaissa la cité des tsars que dans les premières semaines de 1808.

Bien que nous n'ayons pas découvert de preuve formelle de leur rencontre, il serait extraordinaire que Potocki, dont le français était, rappelons-le, la langue maternelle, n'ait pas cherché à lier connaissance avec les membres de la délégation dont faisait partie Auguste de Saint-Aignan. Il paraît au contraire hautement probable qu'il l'a fait¹⁵, et que notre copie, offerte à Saint-Aignan soit en juillet-août, soit en novembre-décembre 1807, constitue la marque d'une brève amitié née entre les deux hommes. Peut-être même faut-il y voir un présent d'adieu, remis à l'officier français par l'auteur qui était à la veille de son départ pour ses propriétés polonaises. Seul un témoignage direct nous autoriserait à nous montrer plus audacieux dans nos hypothèses ; mais en tout état de cause, cette circonstance est à notre connaissance la seule dans laquelle les routes de ces deux personnages eussent pu se croiser¹⁶. En mémoire de l'officier de Napoléon qui ramena dans ses bagages cette grande œuvre méconnue de notre littérature, nous dénommerons donc à l'avenir notre manuscrit *copie Saint-Aignan*.

Quoique l'espace de cet article ne se prête guère à une étude détaillée de la copie Saint-Aignan, il importe d'examiner

11. Cf. *Mémoires du duc de Rovigo* (Paris, Bossange, 1828, 8 vol. in-8°), t. III, p. 152-156.

12. Archives des Affaires Étrangères, Correspondance politique, 144.

13. Maria-Evelina Zoltowska-Weintraub, *Un précurseur de la littérature fantastique : Jean Potocki et son « Manuscrit trouvé à Saragosse »* (Yale University, 1972) ; thèse dactylographiée, consultable sur microfilm à la Bibliothèque Nationale (m. 15025).

14. Dominique Triaire, *Œuvre de Jean Potocki. Inventaire*. Paris, Champion, 1985, in-8°, 341 p.

15. Dans une lettre à son frère Séverin de la fin de juillet 1807, Jean Potocki signale avoir dîné chez l'ambassadeur d'Autriche Meerveldt *avec les Français*. (D. Triaire, *op. cit.*, p. 245, lettre C 101).

16. Un autre argument, à l'appui de notre datation, réside en l'absence d'*Avertissement* dans notre copie. Celui-ci n'ayant pu être rédigé avant 1809, le manuscrit qui nous occupe serait forcément antérieur à cette date.

brièvement l'apport de celle-ci à notre connaissance du *Manuscrit trouvé à Saragosse*¹⁷.

Un des grands intérêts de la copie Saint-Aignan réside en ce qu'elle se trouve datée, fait exceptionnel, avec une relative précision : elle établit en particulier définitivement que Potocki avait fait choix du titre de son roman bien avant que les guerres napoléoniennes ne lui confèrent une sorte d'actualité¹⁸. Plus important encore, elle prouve que vingt-deux journées au moins étaient rédigées à la fin de 1807.

Il est d'ailleurs permis de s'interroger sur la fin abrupte de notre document : faut-il réellement croire que l'auteur n'en avait pas écrit davantage ? Que là s'achevait sa mise au net ? Ou le copiste dut-il interrompre sa besogne pour un motif indéterminé ? Des découvertes ultérieures permettront peut-être de répondre à ces questions, aujourd'hui insolubles.

Pour ce qui regarde l'établissement du texte des treize premières journées, la copie Saint-Aignan confirme la valeur des épreuves de Pétersbourg¹⁹, dont elle ne s'écarte que très peu : certaines bévues pétersbourgeoises, au demeurant rarissimes, sont ici évitées ; mais le plus souvent, les différences tiennent à l'orthographe ou à la ponctuation²⁰. On remarque toutefois, dans la célèbre *Histoire de Thibaud de La Jacquière* (X^e journée), une curieuse variante, qui pourrait représenter une suppression voulue par l'auteur, puisqu'elle ne se retrouve pas dans l'édition de 1814. La pseudo-Orlandine révèle en ces termes sa personnalité réelle au malheureux jeune homme : « Je ne suis point Orlandine (dit le monstre, d'une voix épouvantable). Je suis Belzébub, et tu verras demain, quel corps j'ai animé pour te séduire²¹ ». Le passage souligné anticipe sur la suite du récit, annonçant directement la découverte, par des paysans, de Thibaud, *couché sur une charogne*

17. On pourra se reporter, pour ce qui concerne la complexe histoire des publications partielles en langue française du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, à notre essai de mise au point : Charles Nodier et le « *Manuscrit trouvé à Saragosse* » (*Bulletin du Bibliophile*, 1988, 2^e livraison).

18. Ce point avait été précédemment déduit par M^{me} Zoltowska-Weintraub de la préface de S. S. Landa à la traduction russe du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. (M.-E. Zoltowska, *La genèse du « Manuscrit trouvé à Saragosse »*, in : *Les Cahiers de Varsovie*, n^o 3, p. 95).

19. Aussi pénible que nous soit cet aveu, elle confirme aussi le peu de soin avec lequel fut établie l'édition Caillois, dans laquelle des membres de phrase entiers ont été omis.

20. Cette fidélité va si loin qu'on observe la même faute, *diges* pour *doigts*, dans les épreuves de Pétersbourg (second décaméron, p. 48) et dans la copie Saint-Aignan (second décaméron, p. 37) ; et que la dernière phrase, inachevée, des épreuves : « Je gravis quelques sommets, et ayant jetté les yeux sur la vallée », se poursuit tout naturellement dans la copie : « qui s'étendoit à mes pieds, je crus reconnaître la potence funeste des deux frères Zoto ». En revanche, la bévue des épreuves, *pirates tripolins* pour *pirates tripolitains* (XII^e journée, *Histoire de Giulio Romati*), ne se retrouve pas dans la copie.

21. *Copie Saint-Aignan*, premier décaméron, p. 118. Ce passage correspond au t. III, p. 69, des *Dix journées de la vie d'Alphonse van Worden* (Paris, Gide fils, 1814).

à *demi pourrie*. Or la présence de cette charogne, si elle est rendue compréhensible par le contexte, n'est véritablement explicitée ni par les épreuves, ni par les *Dix journées*.

L'étude comparative de la quatorzième journée se révèle assez délicate, du fait que le texte de 1814, seul publié à ce jour, ne peut inspirer une grande confiance, puisqu'il a certainement été retouché par une main étrangère. Les variantes proprement stylistiques pourraient donc être attribuées aussi bien à l'auteur qu'au remanieur anonyme ; néanmoins, certaines différences sont telles qu'elles ne semblent susceptibles d'avoir été introduites que par Potocki lui-même²².

Au cours de son rêve, Rébecca voit *dans l'abîme des cieux deux astres brillants qui [s'avancent] majestueusement dans le zodiaque*. Ils s'en écartent, puis reviennent, *ramenant avec eux la petite nébuleuse du pied d'Auriga (Dix journées, t. III, p. 101)*. Dans le passage correspondant de la copie Saint-Aignan, cette dernière constellation devient *la nébuleuse de la ceinture d'Andromède* (second décaméron, p. 46).

L'heure du passage à Cordoue du *fameux adepte qui depuis deux cents ans habitoit la pyramide de Saophis* est fixée à 12 h. 40 par les *Dix journées* (t. III, p. 110), mais à 7 h. 42 par la copie Saint-Aignan (second décaméron, p. 49) ; le frère de Moïse est, pour les *Dix journées* (t. III, p. 114), le soixante-troisième aïeul de Rébecca, et le soixante-treizième pour la copie Saint-Aignan (second décaméron, p. 50).

Enfin la copie Saint-Aignan comprend un fragment de dialogue entre les Gémeaux célestes et Rébecca, absent des *Dix journées* :

- Vous êtes turcs (leur dis-je), et nés en Morée ?
- Point du tout (me répondit celui qui n'avait pas encore parlé), nous ne sommes point turcs ; nous sommes grecs, nés à Sparte, et *venus du même œuf*.
- *D'un œuf ?*
- Ah ! divine Rébecca (reprit l'autre), pouvez-vous nous méconnoître. Je suis Pollux, et voici mon frère²³.

22. Passons rapidement sur les transcriptions approximatives de l'hébreu. La copie Saint-Aignan use indifféremment de *Thammims* ou de *Thamims* pour désigner les Gémeaux célestes, alors que les *Dix journées* optent pour la seconde forme ; dans les deux cas, il s'agit apparemment d'une corruption de l'hébreu *toanim*. De la même façon, la copie Saint-Aignan propose l'inintelligible *schefirosh* où les *Dix journées* hésitent entre *schafirosh* et *shéfiroth* ; Roger Caillois avait à juste titre corrigé en *séfiroth*. Ces fautes sont-elles imputables aux copistes ou à l'auteur, voilà qui est difficile à déterminer : Potocki possédait incontestablement des notions d'hébreu, mais nous ignorons l'étendue exacte de ses connaissances. Relevons encore à ce propos une curieuse inconséquence de l'auteur. Il est question dans l'*Histoire de Rébecca (Dix journées, t. III, p. 110 ; copie Saint-Aignan, 2^e décaméron, p. 49)* du *23 de notre mois Thybi*. Or ce mois n'appartient nullement au calendrier hébraïque, mais au calendrier égyptien antique. Potocki aurait-il considéré que ce dernier calendrier était d'un usage courant chez les cabalistes, ou a-t-il approprié le comput du temps au lieu de retraite (la pyramide de Saophis) de l'adepte dont il est question ?

23. *Copie Saint-Aignan*, second décaméron, p. 52. Ce passage correspond au t. III, p. 118-119, des *Dix journées*.

Si la dernière de ces variantes peut correspondre à une coupe pratiquée par le remanieur, les trois premières établissent indubitablement que nous avons affaire à deux états successifs du texte. Compte tenu du fait que, selon M^{me} Zoltowska-Weintraub, Potocki travailla à son ouvrage de 1797 environ aux mois précédant immédiatement sa mort, ces retouches ne sauraient en elles-mêmes surprendre, puisque six ans, nous l'avons vu, séparent la copie Saint-Aignan de celle qui servit de base à l'édition de 1814. Leur nature en revanche laisse perplexe : les deux premières touchent à l'astrologie, la troisième est d'ordre numérique. Bien qu'il apparaisse absurde de tenter de les interpréter isolément, elles laissent cependant entrevoir que rien n'est fortuit dans cette œuvre cryptée, même si le schéma d'interprétation qui les justifierait nous fait encore pour l'essentiel défaut²⁴.

Les journées 15 à 18 et 20 ne sauraient être comparées qu'aux parties correspondantes du premier volume d'*Avadoro*²⁵ ; elles comportent en sus les encadrements si caractéristiques du roman de Potocki. La rareté des exemplaires d'*Avadoro* ne nous a permis d'en faire qu'un examen superficiel, mais nous n'y avons pas remarqué de variantes importantes. Quant aux journées 19, 21 et 22, elles sont inédites dans notre langue.

Ces remarques rapides ne prétendent pas épuiser la question. Elles nous semblent toutefois suffisantes pour mettre en évidence l'intérêt que présenterait une confrontation systématique de la copie Saint-Aignan avec les épreuves de Pétersbourg, mais aussi avec les dix-sept manuscrits recensés par M^{me} Zoltowska-Weintraub, en vue de l'édition critique tant attendue de ce *chef-d'œuvre inconnu* de la littérature d'expression française²⁶.

JACQUES-REMI DAHAN.

24. M^{lle} Wanda Rapacka a tenté d'étudier les structures numérológicas du *Manuscrit trouvé à Saragosse* dans sa thèse de III^e cycle : *Thèmes et structures dans le « Manuscrit trouvé à Saragosse » de Jean Potocki, avec la traduction et la reconstitution du texte* (Strasbourg, Université des Sciences Humaines, 1984, 3 vol. dactyl.) – malheureusement sans résultat très probant.

25. *Avadoro, histoire espagnole*. Par M.L.C.J.P. Paris, Gide fils, 1813, 4 vol. in-12^o.

26. M^{me} Zoltowska-Weintraub nous a récemment informé qu'elle était sur le point de remettre aux éditions Gallimard le manuscrit définitif de son édition, en préparation depuis de longues années.